



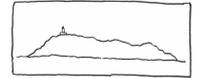
L'île des anamorphoses

version d'Ovide Blondel

L'il

L'air était barbu. De longs cheveux de nuages jouaient au mikado avec ses cils blancs et alors, homme et ciel ne faisaient plus qu'un. On eût dit que quelque dieu s'amusait de ses créations dans des assemblages inédits. C'était la tête de Camille Claudel en plâtre étroitement collée à la main de Pierre de Wissant, version divinité. La mer même semblait se prendre au jeu, adoptant des reflets d'argent duveteux, des moustaches d'écume, nouant ses doigts à ceux d'Ouranos, l'une offrant son nombril cotonneux, l'un sa panse poilue à l'homme. Les éléments tournoyaient dans une valse brumeuse, on ne savait plus qui faisait virevolter l'autre. Des poissons aux vibrisses hardies étincelaient un instant par ricochet sur un rayon égaré, puis tout se replongeait dans une incertitude de traits, la mise au point oscillait, l'impressionnisme régnait en maître. Les éléments, peu soucieux du plagiat, se prenaient aussi à contrefaire Turner. Omniscient par essence, le Créateur ne nourrissait aucun doute quant à l'origine des styles, il était l'Inventeur universel. Mais les peintres étaient là avant toi, braillaient les becs orange des goélands. Les vagues riaient sous cape de la méprise, le brouillard frissonnait de coquinerie tandis que le Très-Haut, faisant la sourde oreille, passait des doigts dans sa barbe pour se donner de l'importance.

L'homme, plus bas, s'en foutait pas mal. Il ne voyait qu'un brouillard épais qui lui plaisait bien, propice à sa concentration d'écrivain mûr. La vue bouchée laissait la place aux sens, oreilles en éveil avalant des rouleaux de mer, narines dégustant des canapés d'iode, langue claquant des remugles humides, mains calées dans les poches. Le cerveau bouillonnait, et de cette agitation interne naîtraient à coup sûr de grands desseins. L'homme, que nous appellerons désormais Ovide car tel est son prénom, et il n'en était pas peu fier, heureux d'appartenir par là à la lignée des Plumes de ce monde, l'homme donc se livrait à un exercice littéraire peu habituel pour lui. Rompu à la pratique de l'écriture hagiographique autocentrée, autofiction ou autre nom qu'on voudra bien lui donner, victime en tous cas des idées du siècle – lui, se disait chef de file, inducteur de courants, en aucun cas suiveur–, il avait résolu d'opérer un virage en épingle pour semer ses contemporains. Il prendrait l'Autre pour sujet principal. Oui, de façon inédite, il allait prêter à l'Autre des sentiments, des goûts, des démarches, un



langage et des perversions pour le moins étranges et décalés, parfaitement absurdes. En un mot, différents des siens. Quelle horreur, s'était-il entendu répondre à son miroir tandis qu'il s'épilait les sourcils en dressant la liste des probables éléments constitutifs de son prochain livre. Il en avait ri dans sa barbe en produisant des mouvements d'essuie-glace de joues. Puis, la semaine suivante, tandis qu'il se livrait à des recherches sur internet, ayant entré dans le moteur ses propres nom et prénom, caressant des prunelles les avis des lecteurs les plus assidus, agrandissant les photographies de l'Auteur en dédicace, comptant les occurrences de son patronyme, il avait repensé à sa fulgurance de l'autre jour. Et pourquoi pas s'était-il entendu prononcer à voix haute, oui, pourquoi ne pas introduire en ce monde d'autres écritures, le Nouveau Roman avait bien existé, non, il avait même eu son heure de gloire, alors pourquoi pas, donc, écrire l'histoire d'un autre que Moi.

Il en avait sifflé d'audace, ri d'une prétention d'esthète, par petits hoquets en cascade.

Aujourd'hui, sur sa plage, plus de trois semaines après son éclair de génie inquiétant, l'idée avait fait son chemin. Il avait bien tenté de l'enfouir sous des montagnes de ridicule, de l'abrutir de coups de pelle quand elle essayait de se dégager, de la chasser du paradis originel de ses divines divagations. Mais elle réapparaissait par la fenêtre, tapait au carreau de la salle de bains ou s'introduisait par la cheminée, fourbe parmi les fourbes. Les nuits même avaient perdu de leur sérénité, Ovide se retournait, changeait de position, d'oreiller, se réveillait en sueur pour marcher pieds nus jusqu'à l'immense cuisine et engloutir un verre de nectar d'abricot. Il aimait la couleur orange, mais là n'est pas notre propos, tout n'est que diversion. L'important demeurait que l'Écrivain s'apprêtait à parler d'un autre.

Oui.

C'était décidé, après mûre réflexion, il l'avait couché sur le parchemin de ses résolutions. Il allait dire « Il ». Il pensait déjà à la tête de son agent découvrant le manuscrit. Mais ça ne va pas bien, Ovide, c'est une plaisanterie ? Tu viens de me pondre plus de cinq cent pages, tu as donc consacré deux ans et demi de ta vie, de ta carrière, à produire ce torchon ? Mais l'intérêt, dis-moi où est l'intérêt ? Tant que tu y es, parle du facteur, fais-lui prendre la parole, fais-en un être intéressant. Ah, je t'assure que ça va plaire à tes fans, ça, ils vont croire au canular ; écoute, ça fait trente ans qu'on bosse ensemble, Ovide, et... *Et caetera, et caetera...* Oui, il allait peut-être jouer une carrière sur un coup de dés, et alors. Après tout dans le monde de l'art, la fortune avait



toujours boudé les pusillanimes. Le succès avait aimé le scandale, il se régalaient des Oh !, se nourrit des cris de dégoût, et se frotera les mains en collectionnant les critiques assassines de la bourgeoisie bouffie de bondieuseries, qui adore en secret qu'on la bouscule un peu, dans un sourire de menton et de cils baissés.

Ovide caressait le sien, de menton, avec son sourire à lui, et qui connaissait l'homme aurait reconnu l'éclat de dents conquérant des jeunes années ; car il avait été d'une audace sans nom à l'aube de ses dix-sept ans, lors de l'écriture passionnée de son premier roman. Sexe et violence se disputaient la vedette, le fard n'existait pas, la réalité sordide de sa vie de débauche en toute liberté, les détails organiques de ses jeux orgiaques constituaient la matière de ses autofictions. On avait hurlé à l'indécence, même les critiques les plus convaincus par la plume du *brand new* petit génie avaient insinué que, peut-être, l'affabulation n'était pas complètement absente des récits du jeune prodige. Mais il n'avait jamais été question d'autobiographie après tout. Le grand échelas et principal intéressé cultivait déjà sa légende en ne donnant raison à personne. À quoi servait la vérité, riait-il, yeux mi-clos sur des plateaux de télévision saturés de fumées de cigarettes, où il arrivait la plupart du temps défoncé. On le croyait ou non, lui-même dans ses brouillards peinait à faire le tri dans sa réalité confuse. Il écrivait, il avait du succès, point. Seul le roman était vérité, affirmait-il, l'histoire et l'actualité se gavaient de mensonge, l'information tutoyait la fiction, la sélectivité journalistique ne faisait rien d'autre. Alors quoi, pourquoi tant de débats ?

Devant les caméras en son temps, on raillait la télévision et ses faussetés en tentant de prendre le mieux possible la lumière, on riait des ses collègues en orbite autour de leur petite vie tandis qu'on satellisait. Ovide avait excellé dans la discipline, jusqu'à parvenir un jour à s'en croire l'inventeur. Son omniprésence médiatique avait opéré le même miracle chez la plupart des téléspectateurs, lecteurs de gazettes littéraires ou autres auditeurs de radiodiffusions culturelles.

Ses prédécesseurs avaient eux aussi tenté de relater des événements auxquels ils étaient étrangers, des biographies de disparus, mais bientôt leur plume prenait la tangente, la boussole montrait le *moi*, le récit de l'enquête de l'écrivain prenait le pas, et la transmutation s'opérait. L'autofiction s'imposait alors jusqu'à ce que l'Autre ne devienne que faire-valoir. Parfois, on le retirait à la relecture, ce n'était que du gras.

Eh bien non ! Il tiendrait bon, il ne parlerait pas de lui. Il fallait recréer du scandale comme au bon vieux temps. Enfin si, il parlerait de *lui*, et pas de *je*, se reprenait-il.



L'autre serait sa source d'inspiration, la seule, l'unique, il allait se crucifier pour relancer sa carrière, qui n'en avait certes pas besoin, lui disaient les chiffres, mais des chiffres il n'avait plus rien à faire. Il était et demeurerait seul juge de la pertinence de ses choix, de l'appréciation de son impact sur la populace, car tout n'était que plèbe. Il en voulait toujours plus, sûr que quoi qu'il fût, on le suivrait. Richissime adulé et satisfait de l'être, il rayonnait de suffisance. Il n'avait jamais ressenti cette bête envie d'être reconnu par ses pairs, le succès était venu de lui-même, tout de suite. Il ne voyait d'ailleurs pas comment il aurait pu en être autrement. Il volait à une autre altitude, voilà tout, ne tentant même plus de mépriser les écrivillons inventeurs de machines volantes boîteuses, pathétiques pédaleurs à la recherche de tremplins, « ces piteux fous rasant » comme il les nommait tandis qu'il naviguait à une altitude de croisière long courrier, là où sa vue ne portait plus aussi bas. Depuis belle lurette, il n'entreprenait plus rien par rapport aux autres, en compétition avec le seul concurrent qu'il se connaissait, son lui-même d'avant. Il ne cherchait pas à égaler Dieu, comme on le susurrail parfois, conneries ! Bien sûr, il a pu dire à ses heures, pour se rendre intéressant en public, que si l'Artiste ne cherchait pas à surpasser le génie du Créateur, alors à quoi ça sert ? Mais en vérité, l'Ovide de 15h02 n'avait l'ambition que de dépasser en talent celui de 15h01, voilà l'histoire.

Et puis, il lui fallait une source d'inspiration. Car quoi qu'il en dise, sa vie se colorait de reflets d'automne, ses extravagances avaient perdu depuis longtemps leur éclat et les perversions qu'il s'inventait encore pour faire des ventes prenaient des airs de poupées gonflables. De l'artificiel pour amateurs en recherche de stupre. Plus tard, si le sort lui faisait l'honneur de le faire vivre jusqu'à l'hiver, il pourrait alors écrire plusieurs romans sur ses jeunes années, revenir avec le recul de l'âge sur son immaturité d'alors, pourfendre le gamin prétentieux de jadis, pour mieux mettre en valeur l'homme plein de sagesse qu'il était devenu. Il regarderait ses interviewers avec un regard apaisé et miséricordieux pour l'auteur qu'il fut. Il attirerait alors dans ses filets une pêche miraculeuse de jeunes filles en manque du père, de novices plumitifs en quête de conseils nécessaires à leur futur manque d'imagination, ferait la couverture de magazines de mode proclamant les charmes de l'âge mûr, pourrait éventuellement gagner un beau pactole en se commettant dans une publicité pour les assurances-vie, les appareils-auditifs ou les yaourts doués de vertus anti-cholestérol, pour payer ses impôts



après une années de dépenses inconsidérées. Mais là, entre deux âges, prendre des poses de cadet ne faisait pas que friser le ridicule, et le printemps de sa vie ne remontait pas assez loin pour faire d'Ovide un vieux sage.

Il fallait innover.

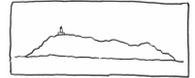
Le vent se leva sur son île, c'était un bon présage, le signe que les dieux avaient bien pris note de sa décision et qu'ils la validaient. Il avait baptisé son lopin de terre égaré au milieu des eaux japonaises « L'Île des Anamorphoses », en hommage à sa propre culture. Le commun des mortels ne manquait jamais de lui en demander la signification, il les connaissait toutes. Celle qu'il préférait, et qu'il avait progressivement mise à sa propre sauce – « d'après ce qu'en dit le petit Blodel illustré », s'amusait-il – se perdait dans des considérations autobiographiques selon lesquelles, dans les brouillards qui tombaient fréquemment sur son petit territoire maritime, les écrits sur sa vie adoptaient malgré lui des déformations insoupçonnées sur lesquelles ni leur auteur ni personne n'avait de prise. Était-ce à cause de l'effet-miroir, par lequel les divagations de sa plume se reflétaient sur les millions de gouttes microscopiques voguant dans les airs, ou du dérèglement de la polarité terrestre, qu'il attribuait à sa proximité avec le triangle des Bermudes, situé à peine à quelques milliers de kilomètres de là ? On ne le saurait jamais, enchaînait-il sur un ton un peu trop mélodramatique, et c'était une pierre de plus dans la forteresse de sa légende. Il avait joué de son personnage comme d'une marionnette dont il tirait lui-même les ficelles ; il continuait à prendre des poses malgré l'âge et ses hanches faibles, à s'inventer des personnages cachés, à un point tel qu'il en venait à se leurrer sans trop de problème. Seuls ses détracteurs savaient et colportaient que les altérations censés provenir, par un quelconque procédé surnaturel, des pouvoirs magiques de son bout de terre perdu dans les eaux, ne venaient en vérité – et ce terme, placé là, pourrait sembler déplacé, vide de sens – que de l'alchimie perceptive que lui renvoyait sa psyché, jouant avec son propriétaire de façon parfois ridicule et en tous cas, éhontée. Quoi qu'il en fût, de quelque côté qu'on se plaçât, adorateur ou médisant, tout le monde admettait que son île n'eût pas pu être mieux nommée.

Ovide et son lieu de résidence ne faisaient plus qu'un, le premier avait pris les traits de l'autre, le second les habitudes du premier, et quand le grand Écrivain se riait du vent tempêtant des critiques au milieu des eaux infestées du troupeau, l'île prenait des airs, remontait ses lunettes d'un doigt sur ses plages sauvages. La confusion se faisait totale, personne ne s'en plaignait. L'essentiel était bien que la vie, humaine ou minérale, se



passât sans encombre, qu'on ne s'aperçût pas outre mesure de ce qui nous attendait au bout, des vicissitudes du corps, de la misère des îles à travers le monde, de la guerre qui étreignait d'autres peuples, de l'absurdité de toute condition. On vivait dans des brouillards occultants, et c'était bien. Tant qu'Ovide marcherait sur les mains en chantant *Ay ! Mourir d'amour*, le monde ne serait pas à feu et à sang, les naufrages à quelques kilomètres des côtes de Lampedusa n'existeraient pas, la pollution ne serait qu'un mythe. On n'allait pas culpabiliser toute notre vie, merde. Certains étaient programmés pour se sentir trop comblés par les bienfaits que la vie leur avait prodigués, et alors ils s'investissaient dans l'humanitaire, votaient à gauche, isoloiers grands ouverts, en pointant le doigt sur ceux qui avaient l'outrecuidance de ne pas suivre leur exemple, roulaient dans des voitures foutraques en public, s'habillaient en humbles, gouaillaient. Mais quels glands ! se gaussait Ovide en volant tranquillement dans les airs grâce à la force motrice de ses bras, en rasant les moustaches des palmiers qu'il fit planter un jour de mélancolie insulaire.

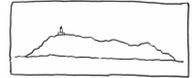
Lui, se pavane en public dans des Rolls, fait retailer les manches de ses luxueuses chemises afin qu'on remarque bien ses montres de prix, arbore des costumes et des chaussures qu'il paie des fortunes et dont il veut avant toute chose qu'on note bien leur luxe, sans crainte de s'y tromper. Et tandis qu'il survole sur le dos sa maison bien trop grande pour plusieurs familles, et qu'il occupe tout seul les neuf dixièmes de l'année – un interviewer auquel il accorde la faveur de sa dialectique ou une femme qu'il honore des ses extravagances sexuelles viennent exceptionnellement résider quelques jours –, il se gargarise, en gobant des favoris de nuages, du merveilleux de son idée de roman. Il en frissonne d'aise, il donne un coup de coude complice dans les flancs de son île qui lui décoche en retour un coup de poing coquin sur le menton, tu es vraiment mon écrivain à moi, toi, pouffe-t-elle en soulevant des grains de sable légers comme les pensées de l'Auteur. Au loin, on distingue dans la brume l'une des tours en pierre du bout de terre perdu au milieu des océans, et Ovide devine le gorille armé, vigilant et grassement payé qui scrute l'horizon et les éventuels envahisseurs de l'autre monde. C'est que certains ont tenté, jadis, de voguer dans des embarcations légères pour se glisser jusqu'aux plages du milliardaire à la plume de diamant – ce sont les mots du maître-auteur, qui excelle dans les sobriquets pleins de gloire à la louange de sa divine personne. Lorsqu'on a retrouvé leur corps gonflés d'eau salée, il a été impossible de déterminer si les membres cassés et les visages en bouillie n'étaient que la conséquence des



ballottements de l'océan ou d'un passage à tabac d'une extrême violence. La police maritime a interrogé, s'est étonnée des concordances, mais enfin monsieur Blodel, vous n'allez pas nous faire gober que vos côtes sont si dangereuses. Mais si, les sourcils douloureux d'Ovide montrent du doigt les falaises qui entourent certains points de l'île et leur propriétaire assure qu'il a lui-même frôlé plusieurs fois la mort en revenant du continent. Vous n'imaginez pas la perte pour le monde, vous n'imaginez pas, mon petit corps céleste disloqué sur les dents acérées de l'île, un fratricide, un suicide, appelez-le comme vous le voulez nous ne faisons qu'un, et si mon île m'épargne en me disant je t'ai fait peur mon chou, avoue, elle laisse les marins inexpérimentés et indéliçats se déchirer sur ses canines, se faire broyer par ses molaires de calcaires. *Dura lex sed lex.*

Faute de preuves évidentes, on a laissé l'Écrivain chanter en paix *Ay ! Mourir d'amour* en agitant un doigt circulaire autour de sa tempe de policier. La réputation d'inaccessibilité de l'île sous peine de graves dégâts corporels entraînant une mort certaine a porté ses fruits, et les curieux l'ont été d'autres auteurs moins létaux. Et puis Monsieur Blodel se déplace parfois pour des séances de dédicace, ce n'est pas mal non plus, disent les inconditionnels qui tiennent un peu à leur vie, finalement. Les gorilles grassement payés rient de leurs meurtres paisibles dans leur luxueuse et commune demeure dans le nord de l'île, sont fréquemment pourvus en matière première charnelle et féminine par le patron, et eux-mêmes surveillés par d'autres armoires à glace plus généreusement rémunérées encore, surentraînées et dignes de confiance, qui assurent la tranquillité quotidienne du patron. Quelques escarmouches rares finissent dans un bain de sang et on apprend tous à se respecter. Une question d'équilibre des forces.

En effectuant de gracieuses vrilles au-dessus du terrain de tennis qu'il a fait construire pour la gloriole – car il n'a jamais su tenir une raquette –, et qui ne sert donc qu'aux gorilles qui, à force de briser des grands ou petits tamis, ont acquis quelque habileté à ce jeu de *gentlemen*, Ovide songe à sa dernière séance de dédicace, en soufflant entre ses lèvres serrées pour imiter le bruit de l'ULM ou celui du bambin pulvérisant sa compote de carottes au visage excédé de ses parents, il ne sait pas bien. Lui n'a jamais eu de père, ou juste le temps d'un bref coït avec le réceptacle de la semence d'où il est issu, peut-être une caresse dans les cheveux, allez savoir, et une mère plutôt délurée qui lui a fait quelques demi-frères et demi-sœurs tout autant dépourvus de pères légitimes. Ovide a couvert les dettes de sa mère en effectuant de petits boulots jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Puis, suite à un ensemble de facteurs internes délétères pour sa santé,

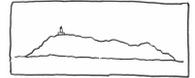


dégénérescences d'organes, petites ruptures de veines, caillots de sang au milieu de l'artère avec embouteillage fatal, et, en tout cas, arrêt du cœur, car quoi qu'on en dise le corps est sensible à l'interruption du battement cardiaque et manifeste toute la puissance de sa sensibilité dans une mort sans appel, la mère plutôt délurée décéda un jour de novembre. Ovide refusa l'héritage, et ne possède pas une mémoire telle qu'il pût se souvenir si, oui ou non, il lui aurait soufflé une quelconque sorte de compote, de carottes ou non, au visage. Alors, va pour le bruit de l'ULM.

Toujours est-il que notre désormais orphelin, en tentant un looping parfaitement réussi, survole à présent, membres relâchés, son terrain de golf de dix-neuf trous.

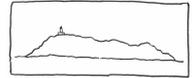
[Là, une interruption peut sembler nécessaire car, contrairement au court de tennis précité, le maître des lieux utilise cette installation sportive luxueuse, et avec brio. À force de traîner les caddies, quelques gorilles s'y sont mis, et si l'on ne sent pas toujours chez eux un smart tout anglais, certains ont développé une véritable adresse, un tour de poignet audacieux. Avec l'accord de l'Écrivain, les quadrumanes armés viennent parfois disputer des *match-plays* endiablés – qui se terminent bien sûr de temps en temps dans des cascades d'hémoglobine, car les bonshommes, quoique tendant vers une culture toujours plus poussée, conservent et tiennent à leur vieux fond sanguin, et la conjonction d'une partie en voie de perdition avec la présence d'un lourd club de golf dans leurs mains de lutteurs peut donner des idées. Ovide râle un peu mais tolère, tant qu'on nettoie toutes les traces de sang et qu'on lui signale la disparition d'un des gardes de son île. De toutes façons, je ferai l'appel, gronde-t-il. Et pas de *serial-killer* dans l'équipe, compris. Mon île n'est pas un camp d'entraînement, ni un terrain de jeu pour assassins. Celui qui se rendra coupable plusieurs fois du péché de meurtre finira dans l'océan, bien ficelé à de lourdes pierres, tonitrué-t-il dans la petite chapelle dédiée à sa gloire qu'il a fait construire dans le sud de l'île, et où il réunit son staff une fois par mois, avant la grande soirée de débâcle mensuelle, où alcool, drogues, jeunes filles et jeunes hommes se mélangent au corps des employés insulaires, sous la monumentale et chrysoléphantine statue d'Ovide, à la lueur de vitraux rétro-éclairés représentant des scènes de la vie du fabricant de *best-sellers* autocentrés.

Aujourd'hui, point de fête, l'ambiance est à l'objurgation. Le maître est en colère, il ne le cache pas. Il tonne, enchaîne les recommandations d'usage au milieu de sermons sentencieux, de poèmes en prose à sa gloire, et de phrases sans queue ni tête desquelles il se soule avec bonheur. Il clôture sa harangue en consentant qu'un accident peut



passer, que l'erreur est humaine, mais que trop c'est trop, tandis que sa garde rapprochée roue de coups Tony, qui en est à son troisième meurtre sans motif. Trop c'est trop Tony, résonnent les voûtes de la chapelle, et c'est dommage car je m'étais attaché à toi – mais les oreilles de Tony ne perçoivent plus grand-chose d'autre que les coups de rangers et les injures des molosses, avant de ne plus rien percevoir du tout –, je me prends d'une véritable affection pour chacun de vous, je veux être un père pour tous, un paternel aimant. *Mais le vrai patriarche est juste, il punit lorsqu'il le doit, il est contraint de se débarrasser des brebis galeuses sous peine de voir contaminer le troupeau.* Et pendant que Tony meurt en tentant de pousser son dernier soupir, que déjà deux mastodontes emportent son corps pour le dissoudre dans l'acide, et que deux autres s'affairent à rendre au sol de la chapelle son beau lustre de tomettes, le silence se fait. Chacun digère le sermon du maître, puis c'est la communion eucharistique. Tous passent, un à un, yeux baissés devant Ovide, entouré de deux montagnes de muscles sans cou qui le dépassent de deux têtes, et tous reçoivent la bénédiction en buvant une large lampée de whisky japonais, en croquant un petit bout de cake agrémenté d'olives produites sur l'île. Chaque survivant en retournant à son poste repart avec un cadeau dont la teneur varie selon l'humeur – bourse de louis d'or, statuette d'ivoire, liasse de billets, stylo promotionnel –, convaincus, s'ils ne l'étaient pas encore, que les avertissements du maître ne sont pas des paroles en l'air.]

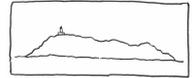
Cette interruption terminée, revenons aux évolutions aériennes d'Ovide. Le maître donc, en réussissant parfaitement son looping par un mouvement habile de pieds, repense à sa dernière séance de dédicace à Igloolik, petit village situé dans les zones les plus septentrionales du monde. Une idée de l'auteur bien entendu, car dans ce coin isolé où les anciens chasseurs-pêcheurs paisibles avaient un jour perdu leurs illusions avec l'arrivée de la télévision, la connaissance du monde futile, la certitude que la vie qu'on appelait anciennement simple se nommait désormais petite existence sans sel ou *vie de merde* – puisqu'on gaspillait sa vie à se procurer de la nourriture pour nourrir ses enfants et leur prouver qu'on les aimait, qu'on pourrissait son existence à donner de l'amour à la terre, à profiter de ses bienfaits, à se reproduire, à survivre dans un monde hostile, à rire aussi, puisque la vie des autochtones ne servait donc à rien d'autre qu'à prolonger le cycle biologique et qu'on s'était donc mis à consommer de l'alcool en trop grande quantité pour oublier sa vie normale –, dans ce coin perdu du globe donc,



personne ne connaissait le grand Auteur et personne n'en avait rien à faire, d'ailleurs. Ça lui plaisait. Des terres à conquérir. Il se sentait Alexandrin.

Par contrat, il était tenu à certaines concessions : rencontres et lectures publiques, interviews exclusives, dédicaces. Monsieur Blodel a toujours trop aimé l'argent pour se soustraire à ses obligations pourvoyeuses de chèques à multiples zéros, il doit tenir son train de vie. Tu sais que la vie est chère, Éric, explique-t-il d'un air auto-compatible en négociant le mirobolant de ses contrats avec un agent qui tient à garder son client mais qui, parfois, tout marchand de tapis luxueux qu'il est, se sent monter le rouge au front en annonçant des chiffres aux organisateurs des salons de littérature, et ne parlons pas de télévision. Quand une caméra pose l'œil sur le maquillage outrancier de Blodel, elle filme un veinard gonflé d'ingratitude qui va gagner en une soirée de quoi mener grand train une année durant. Et lui, en dedans, il pouffe. Tout explose d'un fou-rire démoniaque et potache à la fois, sous ce masque impénétrable de baroudeur à la coule. Ça rote, ça pète, ça montre son cul en hurlant des chansons paillardes, ça fait t'as une tâche-moustache !, ça langue de belle-mère, ça raconte tu connais la blague des deux puttes dans un ascenseur ? tandis que, laissant pour faire mieux pénétrer ses discours des blancs interminables pleins de regards pénétrants, de moues réflexives, ça assène des vérités sur la littérature et sur la vie aux millions de téléspectateurs irrités et fascinés à la fois par cet écrivain-acteur-metteur en scène de sa propre existence. On admire son art pour traverser la journée terrestre comme personne, on croit s'en offusquer alors que tout n'est que jalousie, on râle ou on frissonne en laissant le petit écran allumé tout en avalant des plateaux-repas.

Donc, oui, Monsieur Blodel veut bien s'abaisser à des concessions en échange de petites fortunes, mais il exige en retour que ses admirateurs fassent tout leur possible pour mériter ses faveurs. Il ne tolère pas ces badauds venant faire signer un livre du plus grand écrivain au monde parce que pourquoi pas, pourquoi pas lui ou un autre, on est là, il est là, alors oui tiens, je vais faire dédicacer mon bouquin à Blodel, c'est toujours mieux que de ramener un roman sans grigri à la maison. En choisissant après mûre réflexion des lieux isolés de la planète où l'on ne peut venir *que* pour lui, et pas dans un but de tourisme, d'affaires, ou familial, dans ces places hostiles où rien ne vit d'autre que des animaux étrangement accoutumés au fil des millénaires aux conditions extrêmes, et des saviens demeurés là par extraordinaire – ses dernières dédicaces eurent lieu en plein désert du Mojave, sur une plate-forme pétrolière au large de l'Islande, sur



un des plus hauts plateaux des Andes (il a failli y rester faute d'entraînement suffisant mais ne regrette rien), et il s'agace de ce que les progrès aéronautiques ou spatiaux n'aillent pas plus vite car il envisage avec sérieux une dédicace en apesanteur sur la lune (je vais être obligé de construire une base moi-même, mais même avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrai pas Éric, je ne gagne pas assez, ah ! misère. Éric fait semblant de compatir tandis qu'il implose) –, il sait que la populace massée devant son bureau de ministre encombrée de quintaux de papiers à sa gloire, est une plèbe motivée de lecteurs en adoration devant sa prose. Et ça lui plaît. Ça le fait briller, ça cire ses pompes, ça lui astique son royal manche. Regarde-moi ces cons, bave-t-il à son impérial intérieur avec qui il s'entretient la plupart du temps, et de ces échanges sortent ses fameux romans qui sont là et qu'il signe avec importance dans des dédicaces sans fin – uniques ! et on lui en sait gré –, tenant entre ses doigts dont pas un seul n'est dépourvu de pierres précieuses enchâssées, de luxueux stylographes à plumes conçus pour lui tout exprès. Une seule fois dans sa carrière, un des ces stylos s'est enrayé lors d'une séance de dédicace. Le concepteur dudit objet fut la semaine suivante victime d'un stupide accident domestique en voulant nettoyer son mixer allumé avec une main puis, lorsque celle-ci fut réduite en steak haché, avec l'autre. Ensuite, car c'était un homme tête, il fit de même avec les pieds avant de se trancher le sexe en glissant sur un bête couteau de cuisine laissé là. Les gens sont maladroits. Le premier inspecteur chargé de l'affaire a perdu sa femme et sa fille, le second a quitté la profession après avoir conclu à l'accident. Il coule depuis des jours paisibles à l'autre bout du monde en dilapidant un pactole élégamment gagné en liquide. On pourra dire ce qu'on veut de lui, mais Ovide n'est pas un ingrat.

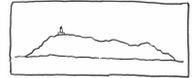
Durant un long vol plané bras ouverts puis un piqué coudes au corps sur son terrain de tir à l'arc, suivi d'un redressement à l'extrême limite dans un brusque mouvement ascendant de buste, Ovide repense encore à la séance de dédicaces d'Igloolik, ça le distrait, ça lui fournit du carburant. Il rit dans le vent, de s'être fait construire pour l'occasion un palais de glace par deux architectes danois maîtres de l'art. Un couloir de cent dix mètres (n'étant pas sans rappeler la piste d'athlétisme que s'est fait construire l'Auteur, ancien athlète d'un niveau très correct, à qui rien ne plaisait plus que de tenter de battre son record personnel de cent-dix mètres haies jusqu'il y a peu), un couloir donc, coiffé d'une voûte en berceau en plein cintre avait accueilli les visiteurs venus par centaines de la ville la plus proche, qui en traîneaux tirés par des chiens, qui en scooters



des neiges, qui en skis de fond. La marche avait attiré les plus audacieux, et un groupe de huit personnes tentées par l'exploit et guidées par un autochtone chevronné, tenté, lui, davantage par les dollars, n'était jamais arrivé à bon port. On retrouverait leurs corps congelés un des ces jours lorsque le mauvais temps cesserait, disaient les secours, ce qui n'était pas pour déplaire à Ovide, satisfait d'être au cœur de cette publicité dramatique et gratuite.

Parmi les visiteurs, l'Auteur eut l'agréable surprise de revoir son bon ami Sylvain Tesson, habitué aux climats rudes, débarqué depuis peu dans le grand Nord en side-car des neiges qu'il conduisait d'une main. Vêtu d'une chemisette fourrée, le baroudeur à la plume de vent n'avait pas attendu que sa carcasse recouvrât un aplomb total pour reprendre ses frasques autour du globe. Encore un peu de travers, il semblait somme toute assez bien remis de son fâcheux accident. Les deux amis se livrèrent à des embrassades longues et sincères. Le troisième verre de la succulente vodka ukrainienne hors de degrés commençant à faire chavirer le regard d'Ovide, il dut s'arracher aux retrouvailles, aux récits passionnés de Sylvain, pour aller tenir son rôle d'invité-vedette.

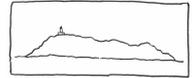
Dans le tunnel richement éclairé de lumières changeantes installées à l'extérieur de façon à illuminer par transparence les corps et les visages de fades teintes, les fans purent entendre des musiques de bulles crevées, mêlées à des chants d'ange, soutenues par des accords de guitares saturées dans un magma sonore censé représenter le caractère inhérent à l'être humain et qui correspondait donc, suivant la logique d'Ovide, aux reflets symphoniques de son âme. On pouvait saisir entre deux moments orchestraux, des bribes de paroles enregistrées par l'auteur lui-même, distordues, enrichies d'échos de cathédrale. Des phrases entières, des paragraphes ou de simples citations incomplètes de ses différents ouvrages émaillaient donc la cacophonie, et les lecteurs les plus assidus, en tendant l'oreille, s'amuserent à deviner à qui appartenait quoi. Pour faire patienter les amateurs de dédicaces, le maître avait prévu à leur intention de petits livrets dont chacun usait à sa guise, contenant des *quiz* sur la carrière de l'Écrivain ainsi que des mots fléchés où l'on devait trouver un texte caché – qui n'était autre que le titre du dernier livre d'Ovide Blodel –, des jeux des sept erreurs d'après deux photographies du maître en kimono, des sudokus extrêmement compliqués pour souligner de manière subliminale l'agilité d'esprit du maître, et autres jeux de réflexions impossibles à résoudre pour des cerveaux normaux. Deux grands toiles en soie damassée brodée d'or et de bleus mystérieux, suspendues à des mâts de métal dorés



et figurant deux détails géants du héros du jour, – une bouche entrouverte, deux yeux de givre – signalaient la fin du couloir et l'entrée de la grande salle demi-sphérique dont l'auteur, juché sur une estrade à escaliers de glace recouverts d'un tapis rouge, occupait le centre. Autour de lui, en contrebas, des tables chargées de ses livres sur les stands de ses quatorze éditeurs et de dix-huit libraires triés sur le volet, qui avaient tous juré allégeance au maître en baisant l'anneau. Ovide avait interdit le port de la barbe fournie, pas pour les visiteurs bien sûr, ils ont fait du chemin, je refuserai simplement de signer leur bouquin (ce qu'il mit en œuvre d'après sa politique de pas-de-paroles-en-l'air, et les gorilles escortèrent vers la sortie trois barbus un peu trop influencés par les idées contemporaines), mais si je vois un seul *hipster* derrière son étal, je mets le feu aux bouquins. Et à sa barbe, avait-il rajouté, et au fond des yeux de l'Auteur brillaient des incendies historiques, des sacs de Rome, des dévastations napoléoniennes, d'ardents saccages. C'est qu'on a des manies.

Au fond de la salle, on avait pu apercevoir Sylvain Tesson qui, un peu éméché et en grande forme, avait ressorti pic à glace et chaussures à crampons pour tenter une petite escalade à cent-quatre-vingt degrés sur toute la paroi interne de l'igloo géant. Ovide avait ri en apercevant son ami en train de barytonner des plaintes russes à dix mètres au-dessus de sa tête, mouche ventousée à la paroi, trompe-la-mort consciencieux cultivant son inconscience avec une patience de jardinier. Il espérait quand même qu'il ne s'écrasât pas dans la foule, il serait capable de se faire mal, et lui d'avoir des ennuis avec la sécurité, on ne peut plus rien faire à notre époque, pestait-il.

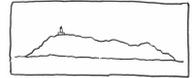
Ovide avait dédicacé deux jours durant. Il faut rentabiliser le truc, lui avait ruisselé quelques mois plus tôt Éric, baignant dans sa sueur aigrette après avoir eu les devis de plusieurs entreprises en vue de la concrétisation de la mégalomanie glacée de Blodel. Les éditeurs et les libraires avaient accepté de payer, mais au moins que ce ne soit pas que pour quelques simples heures, Ovide. Après avoir menacé de tout annuler, de demeurer dans son île à jamais avec son golf, son tennis, son arc, ses flèches, ses haies et ses gorilles, l'Écrivain avait consenti à se plier aux exigences de son agent. Quand il se butait, on ne pouvait plus le faire revenir sur sa décision... sauf en augmentant encore l'indécence du pactole qu'il allait recevoir. Si tu me prends par les sentiments, Éric. Éric, lui, dégoulinait de plus belle, ses aisselles fondaient littéralement – on ne savait pas si on pourrait les ravoire –, ses pieds nageaient dans des chaussures heureusement bateaux, tout son corps se liquéfiait tandis que le cœur s'amusait à



exécuter de petites danses pas catholiques. Il ne tiendrait pas jusqu'à la cinquantaine à ce rythme. Il empochait lui aussi à chaque fois de petites fortunes, mais les sautes d'humeur de son client pourraient l'amener à la banqueroute en quelques heures, c'était lui qui avançait les frais. En fait d'agent, Éric prenait des risques de producteur. Et comme, avec Ovide, rien ne passait par contrat, le sommeil était devenu un concept confus, une notion oubliée (je vais pas signer un contrat, Éric, tu me fais confiance quand même, depuis le temps, c'est ça ou je ne viens pas). Le tempérament de joueur d'Éric s'amollissait en même temps que son espérance de vie, et tous deux épousaient une pente descendante qui ne remonterait certainement pas. Elle se perdrait un jour dans les eaux sombres du collapse cardiaque. Ovide le savait, n'ignorait pas que d'autres agents se calaient dans les *starting-blocks* en attendant la chute de celui-ci. Rien n'est éternel, rien n'est irremplaçable, répondait Ovide à Éric quand celui-ci évoquait l'imminence de la crise cardiaque. Sauf moi, bien entendu, ajoutait-il en tournant le dos dans un rire suffisant qui le faisait marrer de plus belle – tu sais que me plais, toi.

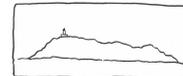
Et donc, en produisant de frénétiques mouvements de poignets tout en claquant des dents pour faire fuir les volatiles accrochés à ses basques, dans la partie de ciel qui lui appartenait en propre, c'est mon île, c'est mon ciel, Ovide planait en songeant à son futur roman. C'était décidé, il l'appellerait « Il ». Il voyait déjà Broadway illuminé de publicités pour son dernier livre. Ça s'appellerait « He » en anglais ? Ovide n'en savait rien, il n'avait pas de don pour les langues, et les traductrices que dépêchaient ses éditeurs à chacun de ses déplacements ne lui donnaient qu'une envie, celle de parler la langue de l'amour charnel sans limite. Il ne s'en privait d'ailleurs pas. Je suis le surhomme, chantonnait-il. *Ay ! Mourir d'amour...* Il fallait trouver le sujet de son œuvre à présent, car c'était bien beau de s'intéresser à l'autre, mais *quel* autre ? C'est alors que, abattu en plein vol, il effectua un piqué non prévu et chuta lourdement dans le sable. Quel autre ?

Quel autre ? Assis à sa table de travail le soir même devant un cendrier plein de mégots, Ovide nota qu'il s'était remis à fumer. Après vingt-cinq ans d'abstinence, voilà qu'il venait de griller un paquet et demi de Lucky Strike en une soirée. Dans son minuscule bureau, seul endroit réduit de l'île, tout baignait dans la nicotine, comme au temps de sa jeunesse fumeuse. L'ampoule s'étouffait, les plumes développaient de petits emphysèmes, le plafond se rapprochait, les murs le prenaient en étau, les feuilles



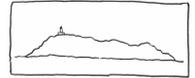
adoptaient des teintes passées. C'était l'angoisse de la page jaune. Quel autre ? siffla l'Auteur entre ses dents en allumant trois nouvelles clopes dans un mouvement circulaire d'un de ses seize briquets Dupont en or blanc incrusté de diamants. Dans un râle, les membres agités des soubresauts du manque, il griffonna en haut de la page « Il », d'un trait profond et mal assuré qui imprima à tout jamais les deux lettres honnies dans le sous-main en cuir de zèbre, et son stylographe se brisa net par le milieu. Le coté pointu de la cassure vint se ficher dans sa paume avec un bruit de saint Sébastien. L'Auteur retint un cri tandis que son visage accusait la morsure de l'encre, puis il froissa la feuille de la main gauche en laissant suinter de légers gémissements de chien qui rêve, et ouvrit la fenêtre. La petite pièce respira enfin après ces longues heures d'apnée enfumée, il y eut appel d'air. Posté à l'extérieur, un gorille sursauta. Le lendemain, dans la salle de boxe, il raconta la grande colonne de fumée qui montait vers le ciel, escortée par un hurlement dans lequel toutes les douleurs de l'Écrivain se condensaient. **QUEL !!!!! AUTRE !!!!!**

Ovide ne se rasait plus. Se nourrissait à peine. Puait. Les traits de son visage semblèrent se souvenir d'un coup de l'universalité de la loi gravitationnelle – lui l'insoumis –, les coins de sa bouche se rapprochèrent du menton, cependant qu'à la lèvre une Lucky Strike grillait en permanence. Deux mastodontes poilus à briquet se relayaient pour suivre le maître jusque dans les toilettes et faire crépiter une nouvelle cigarette dès que l'ancienne mourait. Quand l'Écrivain s'endormait, le gorille de garde ramassait le tube de tabac grésillant afin qu'il n'incendiât pas les draps de soie. Parfois, Monsieur Blodel pleurait dans les bras hypertrophiés d'un des gardes du corps en gémissant « Quêêêl autre.... ? » et le colosse gêné ne pouvait que tapoter de son énorme paluche le dos plein de pellicules de son maître adoré, vous inquiétez pas, M'sieur Blodel, ça va aller, vous devriez aller faire faire quelques putts, ça vous détendrait. Mais non, rien ne détendait plus Ovide. Il battait des bras telle une sauterelle junkie, pour tenter de s'élever de quelques centimètres afin de survoler son île encore une fois, mais rien ne venait, et quand il pliait les jambes pour se donner de la hauteur, son corps maladif s'affalait dans le sable. Alors, il rampait, croyant faire du rase-motte, nageait dans sa plage en s'enfonçant un peu plus à chaque brasse. Le soir, une armoire à glace nettoyait son corps constellé de grains siliceux sous la douche en portant une main en visière au-dessus de la cigarette du maître afin que celle-ci se consumât à son aise.



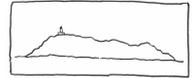
Sept mois de déchéance plus tard, Ovide ne se rendit pas à la séance de dédicaces prévue depuis un an et demi dans la grotte sous-marine Cosquer, au motif qu'on ne lui permettait pas de fumer à l'intérieur des lieux, tu comprends Éric, c'est quand même un scandale, ils nous font chier pour des peintures vieilles comme tout, moi je suis neuf tu vois et il n'en font pas cas, alors je ne viens pas un point c'est tout tu te démerdes avec eux. Il devenait grossier, injurieux, énervé par tout. Éric, lui, devint mort. À bout de nerfs, il racla ses fonds de tiroir à la recherche des derniers euros qu'il investit dans une corde solide de chez *Dumon et Fils*, une entreprise familiale spécialisée dans à peu près tout le matériel de bonne qualité. Il fit un beau nœud coulant qu'il accrocha à une poutre en métal de son luxueux appartement qui allait être prochainement saisi par les huissiers, en même temps que ses autres biens. Tous ses comptes avaient déjà été bloqués, ses banquiers le battaient froid, sa concierge ne le saluait plus. Son chien l'avait mordu, hier. À la vue de la corde de qualité fixée à la poutre, trop effrayé par la perspective de se pendre, il déclencha malgré lui une batterie de messages internes. Lorsqu'il grimpa enfin sur le tabouret hors de prix pour atteindre le nœud coulant, son cœur lui fit la faveur de stopper sa course. C'est avec un petit sourire que le propriétaire dudit cœur accueillit cette mort soudaine en s'affalant sur le carrelage. Le commissaire perplexe conclut au suicide après quelques analyses, deux trois observations, en bougonnant que c'était bizarre, un riche. Le chien désormais sans maître lui décocha un de ces irrésistibles regards que seuls les rejetons de l'espèce canine savent produire et que l'engeance humaine, même à la rue, même réfugiée, même torturée, ne réussit jamais qu'à imiter avec de pâles reflets de vraisemblance. Le fonctionnaire craqua. Il adopta le chien qu'il nomma *le chien de riche*, qui devint vite *Chendrich*, puis *Heinrich*. Allez t'as gagné *chien de riche*, viens avec Papa.

À l'annonce de la mort de son agent, Ovide n'eut pas un battement de cil. Il dit à son garde du corps, derrière la fumée d'un havane, qu'il faudrait penser à le changer un de ces jours. Éric était devenu une chasse d'eau qui perdait, un canapé affaissé, un parapluie aux baleines brisées. L'Auteur fit parvenir un mot impersonnel et dactylographié à la famille, en même temps que son dernier livre en version poche, dédicacé d'une croix par son gorille, signe à ma place Bébert, j'ai pas trop la force moi. Ses avocats s'occupèrent des procès intentés par les veuves – Éric avait adopté la nationalité togolaise pour prendre plusieurs femmes –, tandis qu'Ovide remettait à plus tard l'examen du conteneur de lettres de motivations de ses potentiels et futurs agents.



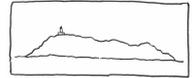
Pathétiques furent les derniers mois de la vie du génial écrivain Ovide Blodel. Pourtant, du fond de l'abîme de sa dépression, brillait encore la flammèche d'un espoir, celui de faire un livre de cette période de détresse. Rien n'est jamais perdu, murmurait-il, tout est potentielle matière à écriture, tant qu'il me reste une étincelle de vie. Je les emmerde tous, je me sortirai de là et alors je ferai un récit de ma déchéance, vous verrez enculés, ce sera mon meilleur bouquin et vous ramperez encore à mes pieds tas de larves serviles. Sur la plage autrefois immaculée, les bouteilles de whisky que le maître des lieux descendait, entre deux gitanes maïs, s'entassaient, servant parfois de refuge à quelque bernard-l'hermite, desquels Ovide se sentait solidaire. Nous deux on est potes, leur postillonnait-il, on cherche tous les moyens de se blottir derrière une carapace, notre cœur est trop mou. On se comprend, toi et moi, bavait-il aux crabes, on a toujours marché de travers, et maintenant on s'enfonce dans le sable, ouais, on se comprend. L'Écrivain jalousait les goélands en train de décrire de larges cercles au dessus de l'Île des Anamorphoses. Cela faisait déjà longtemps qu'il ne volait plus. Parfois, il obturait tous les orifices de son minuscule bureau pour se mettre au travail, croyant avoir reçu l'inspiration. Mais quand sa main flageolante avait tracé le *I* majuscule, la première lettre de l'incipit de son prochain roman, de gros sanglots remontaient des entrailles du maître pour ressortir dans des plaintes aigues, des cris de désespoir, pourquoi moi, pourquoi *il* ? et alors, à l'extérieur, posté devant la fenêtre, un gorille tentait de garder son immobilité, essayant de gestes brusques les larmes qui coulaient sur ses joues couturées, officier sur-décoré prononçant l'éloge funèbre d'un camarade fidèle tombé sous les balles ennemies.

C'était Bébert, le dernier des mastodontes. Profitant de la désorganisation, les gorilles avaient peu à peu pris leurs aises. On amenait des filles dont on se servait comme de jouets, qu'on se prêtait et qu'on jetait ensuite aux requins quand elles étaient cassées. On se chamaillait aussi, et de ces bousculades ressortaient quelques gorilles pieds devant. Par le jeu des vengeances, les fidèles montagnes de muscles s'entretuèrent, il y eut des soirées de massacre aviné, des matchs de tennis qui se terminèrent à l'arme blanche, des parties de golf où les derniers trous se firent à coups de fusil de chasse, des combats de boxe qui se clôturèrent par mort de l'adversaire. Bébert, deux mètres seize pour cent soixante kilos, tenta plusieurs fois de raisonner l'équipe des gorilles, il continua pendant quelque temps à animer les footings matinaux quotidiens sur la plage qu'imposait le maître du temps de sa superbe. Il força ses collègues à chanter à l'aube



les chansons de salle de garde dans des tons graves, comme l'exigeait l'Écrivain, et Ovide retrouvait des couleurs lorsqu'il voyait ces vingt colosses, nus comme des vers, courir côte à côte en entonnant en chœur *En revenant de Nantes*. Puis les footings se firent à quinze, puis à dix, cinq, puis Bébert se sentit menacé lui aussi, tordit quelques nuques à son tour, planta quelques lames dans des abdominaux en s'excusant que de toutes façons il ne devait en rester qu'un et que ce serait lui, ça me fait aussi mal qu'à toi mon frère mais tu comprends je suis le seul à pouvoir m'occuper du maître comme il faut. Le seul tu m'entends, et l'autre disait je comprends Bébert ne t'excuse pas, j'aurais fait pareil à ta place, en glougloutant des bulles de sang épais.

Le canon scié à la main, le briquet dans l'autre, Bébert suivit fidèlement son maître jusqu'à la fin. C'est lui qui l'emmena sur ses épaules contempler les derniers couchers de soleil sur les hauteurs de l'île, en lui chantonnant *Ay! Mourir d'amour*. Il jouait doucement des airs de banjo pour accompagner les dernières soirées du maître. Heureusement que tu es là mon Bébert, heureusement, et Bébert tâchait de garder sa dignité en mangeant ses lèvres qui tremblaient, en essuyant son nez qui coulait, en regardant le ciel, offrant ses yeux au vent pour qu'il l'aide à sécher ses larmes. Lorsque le maître, la dernière cigarette à la lèvre, écrivit de son doigt décharné dans le sable les deux caractères qui clôturaient une œuvre magistrale (*Je*), avant d'expirer, guéri de ses maux et doutes dans un sourire, c'est Bébert qui recueillit ses dernières paroles. J'ai réussi Bébert, j'ai réussi, je vais me remettre à écrire tu sais, je vais raconter tout ça, je suis heureux mon Bébert, aghh... Le mastodonte, en poussant au firmament un gémissement qui n'avait rien d'humain – ce n'était pas même bestial non, il y avait du minéral, du magmatique dans ce cri de douleur –, interdit à la mer d'effacer les derniers mots du maître, si tu avances je te bois !, menaça le ciel de son énorme poing pour qu'il n'ouvrît pas ses vannes, somma les animaux de l'île de détourner leur chemin afin de ne pas piétiner ces ultimes écrits, avant de construire un abri végétal au dessus du *Je* tant espéré. Puis il prit le corps squelettique en l'inondant de larmes, éleva le bûcher des dernières volontés Blodeliennes, et déposa la dépouille mortelle de son guide au sommet. La bouche résignée jeta l'allumette sur le tas de brindilles imbibé de pétrole, et l'incendie contamina les branchettes, les branches puis les troncs entiers hissés par le cerbère. On put voir le brasier à des dizaines de kilomètres, certains marins en parlent encore derrière des bocks enfumés. Pendant toute la nuit que dura l'incinération, Bébert hurla en se déchirant la peau de ses ongles, en se lacérant de visage.



Au petit matin, la montagne de muscles à la chair de Christ quitta les restes fumants de la sépulture. Il se rendit dans la cabane des gorilles, où quelques cadavres se décomposaient dans des bruits de mouche, ouvrit la trappe souterraine et ôta la couverture de l'énorme stock d'explosifs, qui semblait n'avoir pas souffert de l'humidité insulaire. L'ancien artificier avait fait ses preuves dans le Golfe Persique. Tout autour de l'île, il disposa d'une main d'expert la réserve de dynamite, piégea chaque palmier, chaque grain de sable, plaça dix-neuf bâtons dans les dix-neuf trous du parcours de golf, fixa une charge sur chaque haie rouillée de la piste de cent dix mètres. Il continua son travail consciencieux sur les cours de tennis, équipa l'ensemble des installations luxueuses, puis, la langue entre les dents, composa d'artistiques pyramides d'explosifs à l'intérieur de la demeure du maître.

Enfin, après l'avoir soigneusement épousseté, Bébert revêtit son gilet de chasse constellé de poches qu'il bourra de ce qu'il lui restait de bâtons. Le corps puissant bientôt disparut sous l'amas de charges explosives. Du sapin de Noël d'apocalypse, émergea une main qui tenait un petit objet de métal relié à un fil. Dans un crescendo déchirant, le sable se mit à vibrer, la mer se hérissa, les palmiers s'affolèrent et la vibration qui sourdait de la montagne d'artifices devint froissement, murmure, bourdonnement, tintamarre, puis rugissement de bête aux abois. On crut discerner le léger cliquetis d'un détonateur. Et dans un bruit de création du monde, une dernière fois, l'Île des Anamorphoses vola.